



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

En attendant les bals, nous avons le théâtre et les soirées demi-dansantes dans lesquelles les femmes font preuve de goût et de simplicité à la fois. Ainsi, on pouvait déjà remarquer de charmantes toilettes aux premières représentations de *la Fidanzata corsa* et de *Gibby*. Les toilettes qu'elles y apportent sont comme la préface de celles plus brillantes qui se développeront à mesure que l'hiver avancera. On voit beaucoup de robes de taffetas blanc, rose, bleu ciel et vert chou; elles sont ornées de bouillons de tulle posés, tantôt en tablier, tantôt autour de la jupe à une certaine hauteur; on y sème ça et là des nœuds de rubans. D'autres sont garnies de passementerie, telle que franges et riches brandebourgs, ou de sept et neuf galons passementerie veloutée posés

à distance et de largeur graduelle. De délicieuses redingotes de crêpe blanc avec transparents de couleur, et pour les femmes qui ne dansent pas, des robes de velours. Mais pour que le velours soit *admissible* en soirée, il doit être de couleur tendre, ou tout au moins recouvert de très-belles dentelles. Ainsi, sur une robe de velours violet un peu clair, nous avons vu trois volants au point d'Alençon, et une robe de velours cerise avait le lé de devant entièrement couvert d'angleterre. Le velours épinglé est souvent orné de garnitures façonnées en satin; le velours épinglé est en grande faveur pour soirées; le blanc est généralement préféré.

— M^{me} Vuasse ¹ excelle dans les charmantes toilettes, avec autant de supériorité

¹ Rue Neuve des Petits-Champs, 80.



que dans celles si riches dont elle a donné des échantillons dans les fêtes de Madrid. Elle a un goût parfait pour saisir les nuances, les étoffes et le genre d'ornements, et qui convient à telle taille ou telle physionomie. Elle fait exécuter de magnifiques broderies sur la soie, et en compose les plus admirables parures.

— C'est presque parler de fleurs que de parler des parfums de Lesueur¹, qui en recueille leur plus pure essence pour ses pommades, ses sachets, et les eaux subtiles qu'on répand dans son mouchoir Chapron-Dubois² avant de quitter son logis. Mais ce qui est à recommander bien particulièrement, c'est sa *poudre de perles*, qui donne aux mains tant de blancheur et entretient l'élasticité de la peau. Le choix du savon est très-important dans la mauvaise saison où nous sommes; le moindre froid suffit pour altérer l'épiderme, et ce savon le protège et lui conserve toute sa pureté. La parfumerie rentre tellement dans les conditions voulues de la beauté, que les femmes ne sauraient trop lui demander ses secrets et en faire usage; ce n'est pas là de la coquetterie, c'est le soin qu'on est tenu d'apporter à tout ce qui est d'hygiène et de conservation.

— La maison de *blanc* de Boyeldieu³ renferme toujours tout ce qu'il est possible de désirer en confection, soit pour trousseaux, soit en objets partiels; les ateliers qui y sont attenants lui permettent de satisfaire en quelques heures à toutes les exigences possibles. Mais on est sûr d'y trouver, au moindre caprice, des jupons, par exemple, brodés supérieurement, et d'autres d'une simplicité extrême; également, des chemises de toutes les coupes, des camisolles à garnitures et bouillonnées, ainsi que les manteaux de lit, et d'autres, entourés seulement d'une modeste valenciennes. Des taies d'oreiller de toutes sortes, et à côté de services damassés, d'une beauté fabuleuse, l'humble torchon tout prêt à prendre place dans les cuisines. Cette spécialité permet à la maison Boyeldieu des améliorations constantes sur les prix et les tissus qu'elle emploie, et lui assigne un rang élevé dans le commerce de Paris.

¹ Rue Caumartin, 35. — ² Rue de la Paix, 7. — ³ Rue Neuve des Mathurins, 37, au coin de la rue de la Ferme.

— Voici venir la préoccupation des étrennes, préoccupation terrible, car elle est au moins aussi embarrassante que dispendieuse. Aussi était-ce tout à fait d'à-propos que de mentionner, comme nous le faisons dans notre dernier numéro, la maison de commission de la rue du Helder (12 bis). C'est alors que les livres sont d'une grande ressource; c'est la mine inépuisable, car il y en a pour tous les âges, tous les goûts, toutes les tournures d'esprit et de cœur; mais les livres doivent être bien choisis. Que leur reliure flatte l'œil; s'il faut aux enfants des images, il faut aux femmes, dont le goût est essentiellement artistique, de jolies gravures, et aux hommes de belles éditions. La réputation européenne de Curmer est, en cela, le guide le plus sûr. Grâce à ses illustrations, les désirs les plus ambitieux peuvent être satisfaits, car il les a appliquées à tous nos auteurs aimés et privilégiés. Si vous voulez offrir un livre de piété, demandez-lui non-seulement ses *Paroissiens* aux fermoirs d'or, au velours incrusté, mais encore l'*Imitation*, les *Évangiles*, Pascal. Est-ce de la poésie? il vous donnera tous nos plus illustres poètes contemporains et ceux de la vieille école. Est-ce un roman philosophique que vous voulez? il a la *Peau de chagrin*, et puis Sterne, Goldsmith, et *Don Quichotte*, et *Gilblas*, et *Paul et Virginie*, et *Robinson*, et tant de choses charmantes encore pour les jeunes filles et les petits enfants.

Les robes aux jupes ouvertes semblent reprendre faveur, et l'on a raison, car cela est infiniment joli. Nous en avons vu quelques-unes que nous citerons comme de fort bon goût. C'était, d'abord, une robe de dentelle noire ouverte sur un satin mauve, à laquelle elle était rattachée par des bouquets en jais de Sorré-Delisle¹, et sur le lé de satin une garniture légère en jais et dentelle. Le corsage, plat et décolleté, avait une berthe assortie en dentelle surmontée de jais. — Une autre, en damas antique bleu Joinville, était ouverte sur un damas blanc broché argent et rattachée par une passementerie bleue et argent qui serpentait à travers un point d'alénçon. Le corsage montant, mais à manches courtes, était ouvert jusqu'à

¹ Place de la Bourse.

la ceinture, sur un petit corsage de damas blanc, et la garniture du tablier venait s'y continuer en formant petite pèlerine.

— Une robe à larges raies satinées, avec bouquets brochés, ouvrait sur une jupe de satin blanc avec des nœuds en velours plein de deux couleurs à quatre pans, dont chacun était orné de frange d'or comme des aiguillettes. Le corsage, plat et à pointe, n'avait qu'une berthe à deux rangs d'angleterre attachée sur les épaules, et devant par des nœuds semblables. Avec cette toilette, portée par la duchesse de L., nous avons admiré une coiffure de M^{me} Marie Séguin¹ qu'elle a appelée de bon droit la *double auréole*. Ce sont deux *petits bords* en velours superposés et entourés d'une haute frange d'or fine et riche tout à la fois, qui retombe avec tant d'art qu'elle se mêle à la chevelure sans en cacher la beauté. Dire le prestige et la forme de cette ravissante coiffure est impossible, parce que tout ce qui est de goût échappe à l'analyse; mais elle sied merveilleusement à deux conditions difficiles à réunir : le piquant et la majesté. Une autre coiffure de M^{me} Séguin se faisait encore remarquer avec une robe en velours épinglé rose couverte presque entièrement en volants de dentelle. C'était un petit bord en crêpe rose, le *séduisant*, sur lequel elle avait jeté une barbe en angleterre qui accompagnait d'un côté les bandeaux d'ébène de la marquise de S., tandis que, de l'autre, un bouquet de plumes légères voltigeait avec coquetterie. Au reste, M^{me} Séguin s'occupe du négligé avec autant de bonheur que de la parure; elle vient de créer pour les jeunes filles des capotes de matin, en satin piqué, ornées de velours, qui sont d'une extrême nouveauté. N'oublions pas pourtant le chapeau pour visites du soir ou spectacle. Le fond, plissé à la paysanne, a un petit bavolet d'où retombe une dentelle. La passe, évasée et relevée, est ornée d'un bouquet de plumes. Ce chapeau en velours épinglé est aussi léger qu'élégant; il a été distingué entre tous les autres à une première représentation où l'on avait fait assaut d'élégante simplicité. Mais si à Paris on invoque le talent de M^{me} Séguin, à l'étranger ses modes n'ont pas moins de succès. Toutes les femmes qui veulent des toi-

lettes de Paris, lui demandent ses chapeaux, dont le mécanisme rend le transport si facile. En Angleterre, où l'on voyage presque continuellement, on ne peut se passer de ces chapeaux, qui entrent dans un sac de nuit, pêle-mêle avec les objets les plus usuels, et qui, au moment du déballage, ont toute leur fraîcheur, comme s'ils sortaient des mains de l'ouvrière. Grâce à cette merveilleuse invention, les femmes peuvent se déplacer sans traîner après elles l'incommodité attirail de caisses et de cartons, sans avoir les ennuis de l'emballage; et quand elles arrivent, il leur suffit d'ouvrir elles-mêmes une petite boîte pour être jolies et parées à la minute.

EXTRAITS

DES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

(SUITE.)

22 février 1837.

Le pays va être appelé prochainement à exercer une de ses prérogatives les plus précieuses, et les citoyens un de leurs droits les plus chers, — un droit qu'ils ont acheté au prix de deux sanglantes révolutions.

La chambre des députés est dissoute, et c'est au corps électoral, dont j'ai l'honneur de faire partie, qu'est confiée la haute mission de reconstituer ce grand pouvoir de l'État.

Encore un droit dont ce pauvre Dominique serait privé s'il était à Paris.

Les élections auront lieu d'aujourd'hui et en quinze jours.

23 février.

Reçu la profession de foi de M. Fabuleux, candidat légitimiste de mon arrondissement.

« S'il est nommé, M. Fabuleux s'engage sur l'honneur à diminuer toutes les charges et à alléger tous les impôts qui pèsent sur le peuple français.

» Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

» Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement tous les projets liberticides.

» Il sera des plus assidus aux séances.

¹ Rue Neuve des Capucines, 5.

» Indépendant par sa position et par son caractère, on ne le verra point sans cesse tout prêt à sacrifier ses convictions à une place ou à un morceau de ruban rouge.

» Son passé répond de son avenir. »

Voilà une déclaration de principes qui me convient sous tous les points. M. Fabuleux me paraît être mon homme; il peut compter sur ma voix.

24 février.

Reçu la profession de foi de M. Vertigo, candidat conservateur de mon arrondissement.

Voici qui est particulier!

S'il est nommé, M. Vertigo s'engage sur l'honneur à diminuer toutes les charges et à alléger tous les impôts qui pèsent sur le peuple français.

Absolument comme l'autre!

Il se dévouera tout entier au bonheur et à la gloire de la patrie.

Absolument comme l'autre!

Son vote, acquis d'avance aux choses grandes et généreuses, repoussera énergiquement les projets liberticides.

Absolument comme l'autre!

Bref, il sera des plus assidus aux séances; — il n'acceptera ni place ni ruban; — d'ailleurs, son passé répond de son avenir.

Comme l'autre! toujours comme l'autre!

Cruelle alternative! que faire? pour lequel voterai-je? je ne peux pourtant pas tirer mon député à pile ou face ou à la courte-paille?

25 février.

Reçu la profession de foi de M. Gibraltar, candidat radical de mon arrondissement.

Pour le coup, je suis tenté de crier au miracle.

MM. Fabuleux, Vertigo et Gibraltar recommencent-ils donc le mystère de la Sainte-Trinité? sont-ils un seul et même candidat en trois personnes?

S'il est nommé, M. Gibraltar s'engage sur l'honneur, etc., etc.

Il se dévouera tout entier, etc., etc.

Son vote, acquis d'avance, etc., etc.

Il sera des plus assidus, etc., etc.

Indépendant par sa position et par son caractère, etc., etc.

Son passé répond, de son etc., etc.

La position embarrassante où je me trouve

n'est pas sans quelque rapport avec celle où se trouva jadis l'âne de Buridan.

Il y a pourtant une différence, encore est-elle à mon préjudice.

L'âne de Buridan n'était placé qu'entre deux picotins... et moi je suis placé entre trois candidats.

28 février.

Par la corbleu! de ce qu'on paye deux cents francs d'impôt, suit-il de là qu'on ne soit pas maître chez soi?...

Charbonnier est maître chez lui, dit un proverbe. Pourquoi donc un électeur n'aurait-il pas le même privilège qu'un charbonnier?

Depuis deux jours, mon appartement est envahi par une foule de gens à moi inconnus, qui vont et viennent, entrent et sortent, s'installent et se prélassent, me réveillent dès l'aube, retardent mon déjeuner, font brûler mon dîner, et, le soir, me font veiller jusqu'à des heures indues.

Ces messieurs sont tous électeurs, ou soi-disant tels. Les uns sont dévoués à Vertigo, les autres à Fabuleux, le reste à Gibraltar, et chacun me prêche pour son saint, à grands renforts de poumons.

— Monsieur Delanoue, me disent ceux-ci, êtes-vous un citoyen éclairé?

— Je m'en flatte, messieurs.

— Aimez-vous sincèrement votre patrie?

— En douter serait me faire injure.

— Êtes-vous partisan des sages libertés?

— Sans doute, je le suis.

— Alors vous voterez pour M. Gibraltar, c'est le candidat de votre choix.

— Monsieur Delanoue, me disent ceux-là, aimez-vous sincèrement votre patrie?

— Parbleu!

— Êtes-vous partisan des sages libertés?

— A mort!

— Êtes-vous un citoyen éclairé?

— Je m'en pique, messieurs!

— Alors vous voterez pour M. Fabuleux, c'est l'homme qu'il vous faut.

Mais soudain les autres de reprendre en chœur :

— Monsieur Delanoue, êtes-vous partisan des sages libertés?

— Certes!

— Êtes-vous un citoyen éclairé?

— Je m'en vante.

— Aimez-vous la patrie ?

— De toutes mes forces et de tout mon cœur.

— Alors vous voterez pour M. Vertigo, c'est le mandataire qui vous convient à tous égards.

Je me rappelle avoir lu dans l'histoire de M. Le Ragois, — un historien bien agréable, — qu'un sieur Damien, atteint et convaincu d'avoir porté un coup de canif au roi Louis XV, fut arrêté, jugé, condamné à mort et tiré à quatre chevaux.

A ce récit, je me laissai aller à plaindre le sieur Damien, malgré l'énormité de son crime.

Hélas ! en ce temps-là, j'ignorais ce que c'est que d'être tiré à vingt électeurs !

Enfin me voilà seul. Le dernier courtier électoral a disparu, et je vais pouvoir goûter un repos qui m'est bien dû.

D'où vient que Germain arrive tout effaré ?

— Germain, qu'y a-t-il ?

— Monsieur, je ne retrouve plus le panier à l'argenterie. Le coup aura été fait par un de ces prétendus électeurs qui nous ont envahis toute la sainte journée... Je parie que notre voleur est ce grand sec, de méchante mine, qui faisait sonner si fort les mots de conscience et de patriotisme. Oh ! le brigand ! si je le tenais, avec son patriotisme et sa conscience !

— J'aimerais mieux le tenir avec mon argenterie, ai-je reparti philosophiquement.

3 mars.

Quelle scène ! bon Dieu, quelle scène !

Le hasard a fait arriver chez moi, à quelques minutes d'intervalle, les trois candidats qui se disputent mon suffrage. Ces messieurs se sont rencontrés dans mon salon. J'entends qu'ils s'y sont rencontrés comme se rencontraient sous l'empire l'armée française et les armées coalisées dans les plaines d'Iéna, d'Austerlitz et de Marengo. S'il n'y a pas eu de sang versé, assurément ce n'a pas été leur faute.

Dans cette course à l'élection, M. Gibraltar l'a emporté d'une longueur de tête ; il est arrivé le premier, et il a pu m'entretenir seul à seul pendant cinq minutes. C'est une chose merveilleuse que de voir à quel point ce monsieur saisit l'occasion aux cheveux. Je n'aurais jamais supposé qu'on pût, en si

peu de temps, dire tant de mal des autres et tant de bien de soi-même.

— Monsieur Delanoue, s'est-il écrié, je ne vous dirai pas, comme la plupart de mes collègues, votez pour moi, je suis indispensable au bonheur de la France... Non ! je leur abandonne ces moyens vulgaires et ce charlatanisme de bas étage. Je vous dis donc tout simplement : Votez pour moi, je crois que je serai utile à la prospérité de notre belle patrie. Utile, oui ; indispensable, non ! Pesez bien la valeur des mots, je vous prie. J'en conviens avec une noble franchise, parce que rien ne me semble plus orgueilleux que la fausse modestie ; j'apporterai à la chambre de vastes lumières, jointes à une probité antique. Je me suis préparé de longue main, dans le silence du cabinet, à toutes les questions vitales qui dominent notre époque. La loi sur le roulage, l'affranchissement de la classe nègre, l'endiguement des fleuves et rivières, l'impôt des patentes, la refonte des monnaies, la question russe, la question belge, la question espagnole, la question anglaise, la question suisse, la question italienne, la question d'Alger et la question de Monaco, la loi sur les morues et la propriété littéraire trouveront en moi un interprète également éclairé, et j'oserais presque dire également éloquent. Ajoutez encore que je ne suis point ambitieux, tandis que mes concurrents, les sieurs Vertigo et Fabuleux, sont hommes à trafiquer de leur conscience en vue d'un bureau de tabac et d'un bureau de papier timbré.

Ce qui précède n'est qu'un résumé on ne peut plus succinct des innombrables périodes que M. Gibraltar a coulées dans mon tube auditif, avec la prestesse et la régularité d'une machine à parler de la force de vingt langues.

Tout à coup la porte s'est ouverte, et Germain a annoncé M. Vertigo.

Les deux nobles rivaux ont échangé un regard où se peignait la haine la plus violente.

.....
Vainement j'ai essayé d'interposer mon autorité, mes paroles de conciliation se sont perdues au milieu du tumulte ; les deux champions, hérissés comme des coqs, semblaient tout prêts à fondre l'un sur l'autre.

En ce moment, la porte s'est ouverte de

nouveau, et Germain a jeté le nom de M. Fabuleux.

Ce fut alors une scène sans exemple, et comme je pensais qu'il ne s'en jouait qu'au premier acte du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, entre le maître à danser, le maître d'escrime et le maître de philosophie de cet excellent M. Jourdain. Après s'être chargés d'injures, les trois concurrents en sont venus aux gourmades. Un coup de pied destiné à M. Fabuleux par M. Gibraltar, et adroitement esquivé, a renversé un guéridon qui a brisé dans sa chute un service de vieux Saxe, auquel je tenais beaucoup.

Aidé de mon valet de chambre et de mon cocher, je suis enfin parvenu à me débarrasser de ces messieurs, que nous avons mis poliment dehors par les épaules. Longtemps après, le silence de mon escalier était encore troublé par leurs voix discordantes.

J'en ai assez des élections, des candidats et des électeurs; la grande lutte aura lieu dans quatre jours, je partirai demain pour la campagne, et j'aurai soin de ne revenir que la semaine prochaine.

Fontenay-aux-Roses, 7 mars.

Les monstres! ils m'ont relancé jusque dans mon obscure retraite! je me figurais à l'abri de leurs poursuites, et je m'étais endormi dans cette joyeuse pensée. Si le rêve n'a pas été long, en revanche le réveil a été terrible.

A dix heures, M. Vertigo, inquiet de mon absence et comptant sur mon suffrage, m'a envoyé une citadine conduite par l'un de ses plus chauds partisans, avec la mission de m'amener mort ou vif au collège électoral et de me faire voter sous sa direction et sous ses yeux.

A onze heures, sont arrivés un cabriolet et un électeur expédiés par M. Gibraltar.

Le fiacre et l'électeur de M. Fabuleux sont arrivés à midi.

A une heure, ne sachant plus comment me délivrer de cette odieuse et incessante tyrannie, j'ai pris la sage résolution de me faire poser dix sangsues sur le creux de l'estomac.

Ce que voyant, le fiacre-Fabuleux s'en est enfin retourné, précédé du cabriolet-Gibraltar et suivi de la citadine-Vertigo.

Mais comment se fait-il que Dominique ait

pu une seule minute regretter d'être privé d'un droit si fécond en désagréments de toute nature?

16 juillet 1839.

Quand on fait tant que d'écrire ses mémoires, il faut avoir le rare courage de dire toute la vérité et rien que la vérité, dût-elle être pénible à confesser.

C'est ce qu'a fait Jean-Jacques Rousseau, cet original citoyen de Genève, qui s'habillait en Arménien et marchait à quatre pattes, convaincu que l'homme appartenait à l'ordre des quadrupèdes et non à celui des bimanés.

Je vais donc, abdiquant toute espèce de fausse honte, confesser comment, par ma faute, ma propre faute, ma très-grande faute, j'ai ébréché, en un mois, mon capital d'une somme ronde de cent mille francs, — cinq mille livres de rentes!

Un jour que, sans songer à mal, je traversais la rue Vivienne, je rencontrai mon ami Pomeret, le fleuriste, qui marchait avec tant de hâte, qu'il paraissait chaussé avec les fameuses bottes de sept lieues.

— Où courez-vous si vite? lui demandai-je.

— A la Bourse, où l'on m'attend, répondit-il. Venez-vous avec nous?

— Au fait, pensai-je, rien ne s'oppose à ce que j'aille à la Bourse avec lui. Je n'ai point fait faillite comme ce pauvre Dominique, et j'ai parfaitement le droit de m'y produire en toute liberté.

Je suis Pomeret.

Quatre heures sonnaient alors à l'horloge de la Bourse, dont le cadran éclairé, la nuit, par un réflecteur, brille au front du monument grec, pareil à l'œil d'un cyclope.

J'ai été élevé dans une sainte horreur contre cet antre de l'agiotage, et les revers qu'y a subis Dominique étaient peu propres à me guérir de mon antipathie. Aussi, après avoir erré de çà et de là, et avoir suffisamment lorgné les grisailles de M. Abel de Pujol, je tirai vers la porte, tout ahuri par l'incessant tapage qui règne en ce lieu, et ne comprenant rien au langage baroque des familiers de l'endroit.

Ma visite à la Bourse avait duré une demi-heure à peine.

Comme je m'en allais, j'avisai Pomeret en grande conférence avec un personnage qui, tout en causant, traçait des signes

hiéroglyphiques sur un carnet d'ivoire.

— Vous partez déjà ? me demanda le fleuriste ; avez-vous fait quelque chose ?

— Je n'ai rien fait, répondis-je en dissimulant derrière ma main un interminable bâillement qui faillit me décrocher la mâchoire.

— Tant pis ! reprit-il avec un sourire d'intime satisfaction ; moi, j'ai fait quelques asphaltes-Seyssel et quelques bitumes-Polonceau... j'ai gagné environ trois mille francs.

— Trois mille francs en moins d'une demi-heure ! m'écriai-je stupéfait.

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes, dit le personnage au carnet ; encore mon client n'a-t-il pas été aussi heureux qu'il était en droit de le prétendre.

Ces paroles dorées produisirent sur mon cerveau un effet surprenant. Elles me grisèrent net, de même que la mousse pétillante du vin d'Aï enivre un buveur novice.

Et tout le long du chemin, depuis la Bourse jusque chez moi, je me pris à répéter sur tous les tons imaginables :

— Trois mille deux cent cinquante-sept francs quatre-vingt-cinq centimes par la grâce toute-puissante du bitume-Polonceau et de l'asphalte-Seyssel !!! mais j'en veux de cet asphalte ! qu'on m'en serve de ce bitume !

Je ne ressemblais pas mal à un fou lorsque je sonnai à ma porte, à ce point que, m'étant mis à table, et Germain, qui m'avait servi du potage au topioka, m'ayant demandé si je le trouvais bon :

— Je l'aurais préféré au bitume-Polonceau, répondis-je sans songer à ce que je disais.

La nuit, je rêvai que je m'appelais Law, et que je mettais le Mississipi en actions. J'occupais dans la rue Quincampoix un vaste hôtel bâti en or de taille. Mes habits étaient d'or ; S. A. R. monseigneur le régent m'ayant fait demander au palais, je m'y transportai dans un carrosse d'or, traîné par quatre chevaux d'or.

Le lendemain, je franchis les portes de la Bourse aussitôt qu'elles furent ouvertes. Quelle transformation étrange s'était opérée en moi depuis la veille ! Ce bourdonnement confus, mêlé de cris sauvages, qui, vingt-quatre heures auparavant, m'avait si fort rompu la tête, me réjouissait à présent autant qu'une musique délicieuse. Le démon

du jeu soufflait à mes oreilles mille provocations charmantes, dont la moindre eût fait trébucher l'incorruptible saint Antoine. Aussi, sans donner cette fois un seul regard aux peintures de M. Abel de Pujol, je me vouai à la recherche du personnage au carnet d'ivoire. Je ne tardai pas à le dépister ; il me reconnut, vint à moi et me demanda si je comptais faire quelque chose cette fois ?

— Monsieur, lui dis-je, vous prévenez mes désirs ; vous êtes, à ce que je crois, l'agent de change de Pomeret ?

— Précisément.

— Soyez aussi le mien ; je me recommande à vos prières, faites-moi gagner trois mille francs le plus souvent que vous pourrez.

— Trois mille francs sont une bagatelle et ne valent pas la peine qu'on en parle !... dit avec un dédain superbe mon agent de change, qui s'appelait M. de Saint-Léger.

— Bagatelle, soit ! répliquai-je en clignant de l'œil d'un air fin ; mais je vous préviens que je ne hais pas la bagatelle.

M. de Saint-Léger, auquel, dans mon funeste engoûment, j'avais donné carte blanche, usa et abusa de la permission. Grâce à son concours intéressé, je peux dire que je me précipitai, la bourse la première, dans un océan de spéculations où je ne tardai pas à perdre pied et où je me serais infailliblement noyé, pour un peu plus.

Quel homme actif ! quel homme précieux que ce Saint-Léger ! comme il mérite bien que je le recommande à mes amis et connaissances ! Quand je le revis le lendemain, il m'aborda en ces termes :

— Tout va bien ! mon cher client, tout va bien ! Il se fait en ce moment à la Bourse une foule d'affaires excellentes, et j'ai eu soin de vous mettre dedans.

Je saisis sa main, que je serrai dans les miennes.

— Vous me remercirez plus tard, dit-il d'un ton modeste. C'est à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier. Tenez, continua-t-il en tirant de ses vastes poches une infinie quantité de petits carrés de papier jaunes, verts, rouges, blancs et bleus, voilà de quoi vous faire riche comme les caves de la Banque.

— Qu'est-ce donc ?

— Des titres d'actions dans quelques-unes des entreprises industrielles les mieux posées et qui ont le plus d'avenir.

— Ai-je de l'asphalte et du bitume?
— Sans doute; j'y ai joint...
— Peu m'importe ce que vous avez joint, interrompis-je. Le principal pour moi, c'est mon cher Polonceau et mon précieux Seysel. Quand connaîtrai-je le chiffre de mes bénéfices?

— Nous réglerons *fin courant*. En attendant, veuillez vous mettre en mesure. J'ai fait, en votre nom, pour cent mille francs d'acquisitions.

— Cent mille francs! m'écriai-je. C'est une somme, savez-vous?

— Je sais que c'est une somme qui, au train dont marchent les affaires, vous aura peut-être rapporté un million *fin courant*.

Cette réponse dite avec un air inspiré me ferma la bouche, et je fus prendre chez mon banquier cent beaux billets de mille francs. Pauvres et chers amis!... hélas! je ne vous verrai plus dans ce monde... ni dans l'autre probablement.

On ne saurait imaginer avec quelle frémissante impatience j'attendis *fin courant*. Quand on attend *fin courant*, que l'attente est cruelle! Dix-huit jours nous séparaient de la fin du mois, et je n'exagère pas en affirmant que ces dix-huit jours me parurent dix-huit siècles.

Parvenu à ce point de ma confession, je sens ma main qui tremble et mon cœur qui défaille. Que vous dirai-je? Mon agent de change devait régler avec moi le 31, à midi: le 29 au soir, il disparut avec mes cent mille francs. O trop léger Saint-Léger!

Le gouvernement fit voler le télégraphe, mais ce fut inutile; l'agent de change en eût remonté au télégraphe lui-même sur l'article du vol.

Voilà ce que m'a rapporté le droit que je possédais d'entrer librement à la Bourse.

O Dominique! penses-tu en conscience que la privation d'un tel droit vaille les pleurs qu'elle t'a fait répandre?

ALBÉRIC SECOND.

(La fin au prochain numéro.)

THÉÂTRES.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *La Fianzata corsa*
(la Fiancée corse).

Le drame lyrique que vient de représenter le Théâtre-Italien est de Salvatore Cammarano pour le poème et du maestro Pacini pour la musique.

Cammarano est considéré comme un des meilleurs librettistes d'au delà des Alpes; quelques critiques le placent au même rang que Romani.

La Fiancée corse est une nouvelle justification de sa juste renommée.

Si nous ne nous trompons, le sujet de cette pièce est tiré d'un vieux mélodrame français qui eut beaucoup de succès en son temps. L'action se passe en Corse, vers le milieu du quinzième siècle. La république de Gênes est maîtresse de l'île.

Les deux familles Zampardi et Tobianchi sont en lutte ouverte. Au fond de cette vendetta se cache, comme on le pense bien, un tendre et malheureux amour. Là est le drame.

Quant à la partition, elle est digne de l'auteur de *Saffo* et de *Niobé*.

Coletti, qui avait créé à San-Carlo de Naples le rôle de Pietro Zampardi, l'a naturellement repris à Paris. Il l'a joué et chanté en maître. Aussi la réputation qui avait précédé l'artiste parmi nous a-t-elle été confirmée à grands renforts d'applaudissements.

Jusqu'ici nous avions applaudi dans M^{me} Persiani une cantatrice éminente et une comédienne intelligente. Désormais nous devrons lui donner une place, l'une des meilleures, parmi les tragédiennes lyriques. Le personnage de Rosa, qu'elle devait interpréter, est très-dramatique, très-passionné et très-touchant. M^{me} Persiani l'a tout ensemble bien compris et admirablement rendu. Si elle l'a chanté de la plus agile de toutes les voix connues, il est inutile de le dire.

A ce Numéro est jointe la planche 2227.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.